Document generated on 07/14/2025 5:16 p.m.

L'Inconvénient

L'INCONVÉNIENT
littérature, arts et société

Juanita Wildrose

Susan Downe

Number 61, Summer 2015

URI: https://id.erudit.org/iderudit/78840ac

See table of contents

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)
2369-2359 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Downe, S. (2015). Juanita Wildrose. *L'Inconvénient*, (61), 44–45.

Tous droits réservés © L'inconvénient, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

JUANITA WILDROSE

Susan Downe

Il y a eu des péchés.

Les péchés sont revenus à la charge.

Maman les voyait comme des « *pentimenti* », des événements sur lesquels elle avait appliqué une nouvelle peinture des années plus tôt mais qui refaisaient surface.

Au début, ils n'apparaissaient que dans ses rêves. Quand elle se réveillait, elle était consciente d'avoir vu des représentations de ses fautes, de ses omissions, du tort qu'elle avait causé à ses enfants. Ils ont ensuite commencé à se manifester durant la journée, sous forme de souvenirs intacts. Ils ont fini par se bousculer dans une cacophonie de sons et d'images. « Ils sont imprimés dans ma chair », disait-elle.

Elle savait faire preuve de recul. Elle a dit à ses enfants, désormais adultes, que si elle avait été sévère, c'était au fond parce qu'elle avait eu peur de ne pas être une bonne mère ; elle avait voulu être vigilante, élever ses enfants en fonction des idéaux ancrés dans son esprit. Elle était en proie à une anxiété permanente ; elle ressassait le passé à l'envi. Je lui disais chaque fois que je savais qu'elle avait fait de son mieux, et un jour, exaspérée, je lui ai dit : « Mais regarde-nous ! Le résultat n'est pas si mal, non ? » Notre pardon et nos efforts pour la rassurer ne l'empêchaient pas de souffrir.

Un jour, j'ai éprouvé exactement la même chose qu'elle et je suis devenue hantée par mes propres échecs. Je lui ai confié mon tourment et elle a aussitôt compris qu'il était parfaitement semblable au sien.

Ce fut le début de sa délivrance. C'est également à cette époque que ma mère est devenue une femme attachante.

Durant plusieurs années, nous avons réappris à la connaître : elle nous a révélé la femme qu'elle avait été.

CENDRES

Une fois que nous sommes sur Varna Road et que nos ceintures sont bouclées, je dis à maman qu'il faut absolument se débarrasser du tas de broussailles sur le terrain parce qu'il prend des proportions démesurées. Elle le sait, me dit-elle, il va falloir le brûler. Je réponds que nous y avons songé l'an dernier, mais que quelqu'un a dit que l'idée ne plairait pas à John puisque la fumée risquait d'endommager la couche d'ozone supérieure de l'atmosphère, ou d'en alourdir la couche inférieure, je ne sais plus, alors nous ne l'avons pas fait. Nous sommes toutes deux d'avis qu'il faut bien faire quelque chose, mais maman ajoute qu'elle ne veut pas causer de pollution elle non plus. Elle dit même qu'elle hésite à se faire incinérer parce que toute cette fumée nuit à l'environnement. Et après, quand je serai en terre, dit-elle, je vais m'infiltrer dans la nappe phréatique. Maman, lui dis-je, si tu es enterrée dans le cimetière à Bayfield, tu vas te retrouver dans le cours d'eau souterrain qui afflue vers l'ouest et tu vas aboutir dans le sous-sol de ta propre maison. Nous rions toutes les deux car c'est vrai, il y a toujours des inondations dans le sous-sol à cause de cette eau-là. Je lui dis qu'on va la sortir de là à la pompe et la déverser sur l'herbe du côté est de la cour. Elle se met à rire. Vous ne vous débarrasserez jamais de moi, dit-elle.

Ensuite, elle me confie avoir songé à l'urne qui va contenir ses cendres, et que les deux vases qu'elle s'est procurés à l'encan, posés sur les étagères de verre de la baie vitrée de la bibliothèque, seraient parfaits pour peu qu'on trouve une façon de les sceller. On n'a qu'à utiliser de la Super Colle, dis-je avant de lui révéler que c'était ce que le directeur du salon avait suggéré pour les cendres de ma sœur. Une de ses

amies avait fait une urne spécialement pour elle et il fallait bien sceller le couvercle, mais de la Super Colle, c'était un peu étrange dans ce contexte, et franchement, c'était loin d'être super qu'elle soit morte. Ma mère répond que c'est une bonne idée. Peut-être qu'on pourrait se servir du plat à légumes à deux compartiments qu'on a utilisé pour le déjeuner, propose-t-elle ensuite. Je réponds que c'est génial parce qu'il y aura un compartiment pour elle et un autre pour papa. Elle dit qu'ils auront peut-être du mal à se supporter l'un l'autre s'ils doivent rester si près si longtemps. Quoiqu'on a réussi jusqu'ici... ajoute-t-elle avant de se rappeler que cette assiette était à l'origine un cadeau de mariage à son autre fille, ma sœur toujours vivante, qui l'a laissée chez maman parce qu'elle ne l'aimait pas. Maman continue de digresser. Ce plat nous a été si utile, dit-elle. Nous restons silencieuses et méditons sur ces femmes, ces vies. Sur notre vie. La mort.

À Varna, nous prenons vers le sud et roulons à travers la pâleur des champs de maïs. Les spathes autour des épis s'agitent bruyamment dans le vent. Au loin chatoient des étendues de haricots d'un jaune profond, doré même, dans le couchant. Maman me caresse doucement la main.

•

Papa est sur le siège arrière et il contemple de ses yeux bleus le paysage par la fenêtre ; il laisse les champs, les bosquets et les fermes défiler devant lui, un léger sourire aux lèvres. Autrefois, c'était lui qui conduisait. Désormais, il reste assis en silence, les mains sagement posées sur les genoux. Il porte un *guyabera* bleu ciel (celui-là est ouvert à l'avant, il en a plusieurs – un blanc, un crème, un bleu – que ma mère et lui ont achetés eux-mêmes à l'époque où ils vivaient à Trinidad et en Jamaïque) et un chapeau de paille clair orné d'un ruban noir. Le rebord est tout de travers et d'une étroitesse désuète. On se moque souvent de la tête énorme de papa dans la famille. Tous les chapeaux semblent trop petits pour lui et les questions vestimentaires l'indifférent.

Ma mère et moi ne le faisons pas participer à notre conversation ; sa surdité l'enferme comme s'il était dans une autre pièce. Mais je crois tout de même savoir à quoi il pense : « Le comté de Huron est le plus bel endroit sur terre ; je ne me lasserai jamais de ce paysage, il est différent chaque jour de l'année. » Il se souvient de la façon dont Boz, le cousin de Juanita qui est agronome, était fasciné par cette région, par le contraste entre la végétation luxuriante et l'allure modeste des maisons. « On ne voit pas ça aux États-Unis d'Amérique ! » Nous passons devant l'une d'elles, une habitation de brique jaune près de la route, un salon de coiffure maison, et j'imagine bien papa qui lit l'enseigne placée à l'avant, Kathy's Kuts and Kurls, et combien l'incongruité de cette graphie doit le faire rire.

Nous serons à la maison dans une heure. Quand je me garerai devant l'entrée du garage, maman dira : « Au marché ! Au marché ! » en référence à une célèbre comptine. Je couperai le contact et papa dira : « Tu conduis bien, Susie », puis une pensée que j'ai souvent dernièrement ressurgira à mon esprit : nous voilà tous les trois, maman, papa et moi, comme au début, avant la naissance des autres, tout à la douceur de nos jours, sans imprévus ni obligations ; quand maman et papa étaient assis à l'avant de la Dodge noire, ouverte au ciel et à la brise (la voiture était dotée d'un marchepied et d'une petite ridelle latérale), quand papa, avant de démarrer, allongeait le bras droit le long du siège et disait : « Assieds-toi, Susie, je ne veux pas que tu tombes. » ■

JUANITA WILDROSE
Susan Downe
Traduit de l'anglais par Marie Frankland
Leméac, 2015, 288 p.